

Dans les zones herbeuses, les roselières, l'emploi du « vert de Paris » est pratiquement impossible : on n'atteint pas les larves cachées. Ainsi en est-il, pour ne parler que des plus restreints, des marais de la Stroumitsa ou des marais du Drin. Les projets sont prêts pour l'assèchement de 5 800 hectares dans les marais de Monospitovo (près de Stroumitsa), de 3 000 hectares près de Valandovo et Oudovo (dans la vallée du Vardar), de 3 000 hectares près de Kotchané dans la vallée de la Brégalnitsa. Le travail a été achevé dans la vallée du Drin ¹.

Au Nord du lac d'Okhrid, le Drin, qui en sort, a déposé ses alluvions, réduit la superficie du lac, allongé son cours en méandres et faux bras. Contraste entre les eaux bleues du lac et la verdure sale des marécages, où se vautrent les buffles noirs, où paissent chevaux et grands bœufs gris. La superficie de la boue n'était pas inférieure à 1 500 hectares.

La « Maison de santé » de Strouga est fondée en 1923, aux bords mêmes du Drin, sur une île infestée de moustiques. Tout de suite le médecin collabore avec les ingénieurs du service hydrotechnique. On se met à canaliser, à draguer le fleuve sur 6 kilomètres, le bras principal. On barre les branches secondaires, qui sont bientôt asséchées. En cinq ans, la superficie des boues tombe à 700 hectares. Avec les zones voisines, inondées périodiquement, on recouvre 3 000 hectares. La dépense ne dépassa pas 1 800 000 dinars. Un jardin est créé sur les terres conquises, des arbres sont plantés, qui assainissent encore. Le pourcentage des paludéens passe de 80 % à 29 % en 1925, à 10 % en 1926, à 7 % en 1927. A Strouga même, en plein mois de septembre 1927 — le mois paludéen par excellence —, dans la chambrette hospitalière que le médecin m'avait offerte sur la rive même du Drin, sans grillages ni moustiquaire, les fenêtres ouvertes, je pus dormir sans piqûres. Le sommeil est troublé à peine par le bruit monotone du dragueur, qui continue jour et nuit son travail d'assainissement.

Quand le pays n'est pas trop humide il est trop sec, au contraire. Il y a un travail inverse qui consiste à amener l'eau. Les villages évitent souvent les zones marécageuses, se réfugient sur les pentes de ces hautes plaines encadrées de montagnes. Les schistes cristallins, les granites des versants ne retiennent pas l'eau de pluie. Ici, des dislocations ont produit des cassures profondes où les eaux disparaissent. Là, c'est la roche calcaire qui absorbe vite les eaux. Les terrasses — lacustres et fluviales —, paléogènes et néogènes, sont des terres meubles, sables ou flysch. Les cônes de déjection, grès, sables ou cailloux, ne font pas davantage obstacle aux eaux de ruissellement. Et surtout l'absence de bois précipite la dénudation des pentes. Bref, les coins habités sont souvent ceux qui manquent d'eau.

LE DON DE L'EAU. — La seconde œuvre qui s'imposait donc était la fourniture de l'eau potable. C'était dans les zones marécageuses, où il n'y avait que de l'eau stagnante, dans les plaines, Ovtché polié, Pélagonie du Nord, où les transformations chimiques ne laissaient plus que des eaux saumâtres, sur les pentes enfin, où toute eau fait souvent défaut.

Dans la région de Strouga, assainie en partie, on poursuit le travail en creusant des puits artésiens. Chacun de ces gros villages, installés sur la plaine

1. Ces renseignements et les suivants sont tirés d'un rapport (manuscrit) dû à M. l'Ingénieur KERNITCH, chef du Service hydrotechnique de la Serbie du Sud, à Skoplié, qui a bien voulu nous le communiquer. Nous y avons joint les rapports des médecins et nos constatations personnelles.